Document généré le 3 juin 2024 21:44

Liaison

Le chroniqueur littéraire
Sensible aux petites odeurs ambiantes

Roch Poisson

Numéro 54, novembre 1989

Écritures solitaires

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42626ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Poisson, R. (1989). Le chroniqueur littéraire : sensible aux petites odeurs ambiantes. *Liaison*, (54), 36–37.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le chroniqueur littéraire

Sensible aux petites odeurs ambiantes

Sauf exception, un auteur new-yorkais ou parisien qui débarque à Bruxelles, Dakar, Port-au-Prince ou Montréal, crée plus de remous, s'attend à plus d'égards qu'un essayiste ou une romancière québécoise de passage à New York ou Paris.

Madeleine Ouellette-Michalska

par Roch Poisson, Montréal
Collaboration spéciale

La modestie n'ayant jamais étouffé personne, j'avoue être l'auteur de cette boutade à l'emporte-pièce qui finira par entamer son petit tour du monde : « La France sera toujours trop française pour être vraiment francophone ». Trop française, c'est-à-dire immuablement impérialiste, centralisatrice.

Passons sur son impérialisme économique et politique, qui ne relèvent pas de notre propos, mais attardons-nous un instant sur son impérialisme culturel, plus précisément littéraire. Lors d'un colloque Québec/Francophonie tenu en 1986, Madeleine Ouellette-Michalska a prononcé là-dessus des paroles qui ont fait mouche : *Dans nombre de cas où un journal parisien parle de nos livres, c'est un peu comme lorsque nous introduisons les Indiens dans nos manuels scolaires ou que les auteurs d'anthologie abordent le chapitre de la « littérature féminine ». Il y a des saisons et des climats plutôt que des personnages, des coutumes plutôt que des visages. Il y a des pulsions, des accents, un patois qui conduit l'intrigue. Il y a des effets de naturalisation qui postulent une différence obligée. (...) Or l'impérialisme culturel, c'est précisément l'art d'indexer la différence et d'en tirer profit, après avoir décrété qui ou quoi est universel.*

Donc, sus à l'impérialisme français, vive un Québec autonome, mûr et sûr de lui! Hélas! comme tout le monde le sait ou devrait le savoir, il n'y a pas plus colonisateur qu'un pays nouvellement décolonisé (ou qui agit comme tel). Ce qui m'amène à lancer une autre boutade, mais celle-là, j'en suis un peu moins fier : « Le Québec serait-il trop québécois pour s'intéresser à tout ce bouillonnement culturel qui est en train de faire sauter la marmite chez les minorités francophones du Canada? »

À la fin des années 1960, dans un mélange de générosité sincère et de calcul politico-mathématique (il fallait ratisser le plus large possible!), le Québec avait inclus les Franco-Ontariens, les Franco-Manitobains, les Acadiens, dans sa lutte de libération... (laissons les termes volontairement flous). Au cours des années 1970, le Québec s'est refermé sur lui-même comme une huître, le ton a changé, on a même eu droit à des horreurs du genre « Que les minorités se débrouillent comme elles peuvent, nous n'hésiterons pas à les sacrifier sur l'autel de notre indépendance! » Voilà des mots qui ont dû faire mal, à l'ouest de Hawkesbury et à l'est de Gaspé.

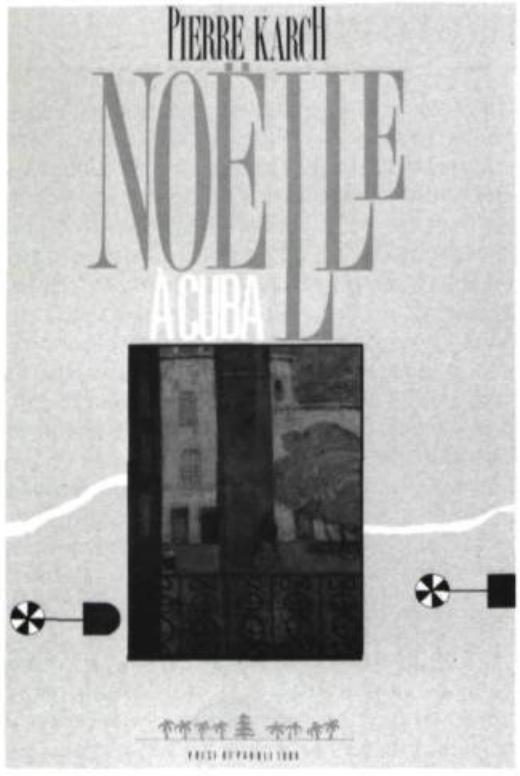
Où en sommes-nous aujourd'hui? Jacques Marchand, auteur d'une troublante **Lettre ouverte aux Québécois d'un Franco-Ontarien indigné** (éditions Stanké), est-il représentatif quand il écrit : *Ce sont les Québécois qui doivent assurer leur propre survie et assumer la tâche ultime de protéger la langue française en Amérique du Nord. Quand les Québécois auront envoyé ce message, tous les francophones seront mieux écoutés.* Cet appel sera-t-il entendu? Aura-t-il quelque impact, au moment même où nos propres minorités, l'anglophone et l'ethnique, s'agitent à l'intérieur de l'huître?

Mais je m'aperçois que je n'ai pas encore glissé un mot sur les romanciers, les poètes et les essayistes appartenant aux littératures francophones hors Québec. J'imagine que pendant ce temps, dans tout ce brouhaha néo-démagogique, ils ont essayé de faire entendre leur voix. Je dis « j'imagine » parce que jusqu'à tout récemment, je ne pouvais en percevoir que de très faibles échos.

Contrairement aux critiques de fond, essayistes ou universitaires, qui en principe ne hument que le vent du large, le chroniqueur littéraire que je suis (et que sont Jean-Roch Boivin et Réginald Martel) est sensible aux petites odeurs ambiantes, tributaire en cela de la loi de l'offre et de la demande, de l'actualité périssable. Le chroniqueur littéraire est, dans tous les sens du terme, un homme « pressé ». S'il n'a pas reçu un livre en service de presse, s'il ne l'a pas trouvé en librairie, il n'en parlera pas. C'est bête, intolérable, injuste, mais c'est ainsi. Tout est affaire de visibilité.

Dire que les choses ont changé, en ce qui concerne la littérature franco-ontarienne, tiendrait du pur euphémisme : les parutions des Éditions L'Interligne et Prise de Parole, pour ne nommer que celles-là, se retrouvent maintenant, et avec une régularité rassurante, sur les rayons des librairies. Si on a l'œil le moindrement vif, on pourra y repérer des exemplaires de vos revues: il m'est même arrivé de dénicher un numéro de LIAISON dans un kiosque à magazines de mon voisinage! S'ajoutent à cela (je sais que je donne l'impression de faire un inventaire, mais c'est mon petit côté comptable) la tenue de semaines franco-ontariennes dans les Maisons de la culture de la région montréalaise, la présence de la chaîne française de TVOntario, le succès critique (et aussi public, non?) d'un Pierre Karch...

À ce propos, nous sommes quelques-uns à prendre **Noëlle à Cuba** (Prise de Parole) pour un



des romans les plus étonnants, les plus réussis, de la saison littéraire 1988–1989. Mais n'ai-je pas entendu autour de moi des « Pas mal pour un livre franco-ontarien! Belle maquette pour un livre publié par une petite maison comme ça! » Admirez ce beau paternalisme; ça aussi, c'est une forme d'impérialisme.

Faut-il croire que la partie semble gagnée, que Jacques Flamand et Hédi Bouraoui pourront supprimer, dans une prochaine édition de leur précieuse anthologie **Écriture franco-ontarienne d'aujourd'hui** (Éditions du Vermillon), le passage suivant : *La littérature franco-ontarienne nous paraît avoir souffert d'un demi-oublî?* Mille excuses, mais le temps n'est pas encore venu, pour moi, de jeter ma défroque d'avocat du Diable...

Dans le numéro 90 de la revue SPIRALE, le critique Jean-François Chaussy déplore *l'état pour le moins navrant dans lequel se trouvent les pages culturelles de nos quotidiens*, où l'on pratique d'ailleurs *l'impérialisme et le doux murmure de l'autocélébration*. En effet, alors que les périodes réservées à la littérature dans nos médias électroniques rétrécissent comme une peau de chagrin, l'institution littéraire québécoise (voir encadré) se met à faire le gros dos et joue à se prendre pour le bœuf. On se croirait à New York ou à Paris! Les chroniqueurs sont inondés de nouvelles parutions à l'époque du Salon du livre de Montréal ou de Québec; le reste de l'année : zéro, rien à faire, c'est le désert. Un désert que viendra volontiers meubler quelque écrivain français « de passage », attendu ou pas. Sans compter les matraquages publicitaires systématiques qui font que pendant un mois ou deux, il n'y en a que pour un seul livre, un seul écrivain : la **Juliette Pomerleau** de Yves Beauchemin, le printemps dernier, **Le premier quartier de la lune** de Michel Tremblay, cet automne.

Dans un tel contexte, les voix nouvelles, dérangeantes, qu'elles viennent de Sillery ou de Sudbury, seront acheminées vers une voie de garage ou, au mieux, trouveront un écho chez quelque consciencieux chroniqueur de revue à faible tirage. Et pourtant, revenons-y, la littérature franco-ontarienne, je l'ai rencontrée. Si brièvement! Quand j'ai feuilleté l'anthologie de MM. Flamand et Bouraoui, je me suis inquiété de ma propre ignorance. Qui sont Jacqueline Martin, Marcelle McGibbon, Pascal Sabourin? Bien sûr, je connais Cécile Cloutier, Michel Dallaire, Paul Savoie, Jean-François Somain, Paul-François Sylvestre, Pierre Karch; bien entendu, je sais que la littérature franco-ontarienne n'est plus — ou du moins, pas seulement — une littérature de résistance, qu'elle n'a pas une seule couleur, une seule saveur, que ses poètes, ses nouvellistes, ses romanciers ne trempent pas leur inspiration dans la même encre ou la même machine à traitement de textes. Je sais tout cela, mais il me tarde d'en savoir plus, d'en découvrir plus, d'en parler plus souvent. Sans parti pris, sans paternalisme. Sans tomber, pour reprendre les mots de Jean-François Chassy, dans *cette mentalité, bien ancrée au Québec, qui voudrait que le critique endosse nécessairement l'objet dont il parle, s'en fasse le chantre ou, carrément, le vendeur*.

De toute façon, il sera toujours hors de question qu'un roman bâclé ou qu'un poème de supermarché trouve grâce à mes yeux, sous le prétexte qu'il m'arriverait d'un coin de pays où l'on se bat encore plus fort qu'ici pour la survie de sa langue et de sa culture.

L'institution littéraire

sert le plus souvent à désigner /d'une part/ un ensemble d'appareils qui favorisent l'émergence et la diffusion de ce qu'on appelle, d'après Bourdieu, « le marché des biens symboliques » — maisons d'édition, revues, librairies, associations, unions et regroupements de toutes sortes, colloques, programmes de subventions, prix, etc. — et, d'autre part, la légitimation et la consécration des productions culturelles — essentiellement par la critique et l'enseignement.

Lise Gauvin,
ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS, n° 60